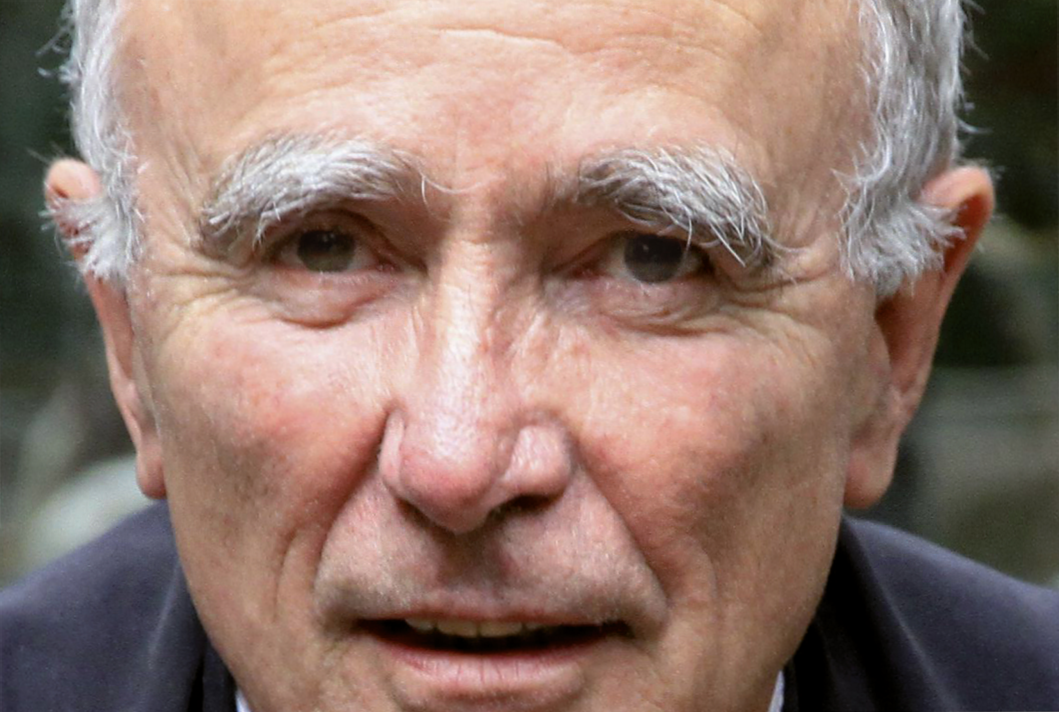




Jean-Claude Guillebaud

Le deuxième
déluge

Face aux médias

Le deuxième déluge

Jean-Claude Guillebaud

Le deuxième déluge

Face aux médias

Desclée de Brouwer

© Desclée de Brouwer, 2011
10, rue Mercœur, 75011 Paris
ISBN : 978-2-220-06345-4
ISBN pdf : 9782220086873

Introduction

Fidèle au poste...

L'essayiste américain Roy Ascott parlait de « deuxième déluge » pour qualifier les milliards d'informations qui, dorénavant, nous assaillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Au risque de nous engloutir. Il faut donner au mot « information » le sens le plus large possible. Le numérique permet en effet de transformer n'importe quel « message » (écrit, musical ou visuel) en une simple suite de 0 et de 1. En d'autres termes, l'information devient « liquide ». Qu'il s'agisse de photos, de textes ou de sons, elle peut circuler à la vitesse de la lumière, faire le tour de la terre en quelques dixièmes de secondes. Elle peut surtout se transmettre et s'échanger librement.

De février 1994 à décembre 2010, j'ai assuré pour le supplément « Téléobs » du *Nouvel Observateur* une critique hebdomadaire de l'actualité audiovisuelle. En dix-sept années, huit cent cinquante-six chroniques ont été publiées. Certaines suivaient de près l'actualité, d'autres s'en distanciaient. D'abord consacré à la radio, j'ai peu à peu ajouté la télévision et l'Internet. Ce fut une longue mais passionnante aventure.

J'ai bénéficié dans ces pages d'une totale liberté de parole, y compris quand mes chroniques laissaient transparaître une

sensibilité différente de celle qui s'exprimait majoritairement dans le reste du journal. Ce fut le cas lors du mouvement social de novembre 1995 ou encore au moment du référendum de 2005 sur le projet de Constitution européenne. Je ne remercierai jamais assez la direction du *Nouvel Observateur* de m'avoir laissé le champ libre, et Richard Cannavo, rédacteur en chef de « Téléoobs », de m'avoir continûment manifesté confiance et amitié.

Le parti que j'avais choisi au départ était simple : écouter et réagir à ce que j'entendais ou voyais, comme l'aurait fait un auditeur ou téléspectateur ordinaire. Ne pas jouer au spécialiste, ni au « Parisien ». Je me suis donc tenu à l'écart des conférences de presse, rencontres informelles ou présentations annuelles des nouvelles « grilles ». Il est vrai que je ne prétendais pas exercer une fonction de « média-critique », comme on dit aujourd'hui ; laquelle est quasiment devenue une branche du journalisme. Je voulais seulement obéir à mes envies, mes intuitions, mes curiosités ou mes colères. La plupart de ces chroniques ont d'ailleurs été rédigées loin de Paris. Cet éloignement fut une garantie d'indépendance. Il est plus difficile d'être sévère avec ses amis ou confrères que face à ses ennemis. Le retrait volontaire est une commodité. Dans mon cas, il fut un luxe.

Aujourd'hui, c'est d'abord par les ondes que nous arrive, jour après jour, la rumeur du monde. Elle est quelquefois trompeuse, incomplète ou menteuse. Elle peut même devenir manipulatrice. En restant attentif au « tintamarre » audiovisuel (et à ses silences), on peut espérer débusquer les conformismes, les « modes », les ruses médiatiques ou langagières qui

donnent parfois – y compris de bonne foi – une image distordue de la réalité. Semaine après semaine, mois après mois, année après année, j'ai tenté d'effectuer ce tri entre le faux et le vrai. Y suis-je parvenu ? Au lecteur de le dire.

Il reste que ces dix-sept années ont été marquées par des bouleversements, voire des mutations vertigineuses. Le monde a plus changé durant cette période qu'au cours des trois décennies précédentes. Mutations géopolitiques, technologiques, économiques, idéologiques : on trouvera dans ce choix d'une centaine de chroniques les échos – directs ou indirects – de ces prodigieuses transformations. Elles nous précipitent dans un « autre » monde, dans lequel nous avançons à tâtons. Or, tous médias confondus, la « rumeur du monde » annonçait ces changements bien avant que les décideurs politiques ou les institutions (partis, syndicats, ministères, universités, etc.) en prennent la vraie mesure. En écoutant si longtemps « les » radios, j'ai mieux compris pourquoi ce média ne ressemble pas aux autres. Il ne charrie pas seulement des discours et des musiques. Il nous envoie des « paroles », c'est-à-dire des voix incarnées. Coller son « poste » à l'oreille, au creux de la nuit, ou l'écouter dans la solitude d'une voiture, c'est accepter une relation intime. Les silences, le grain ou la tessiture de la voix, son tremblé, ses hésitations : tout cela finit par compter autant que le discours lui-même. Pour qui s'est familiarisé avec elle, la radio ne peut pas mentir longtemps. Une voix nous fait signe, fût-ce à son insu.

Écouter ainsi la rumeur du monde, c'est un peu comme s'installer à la proue d'un navire, captivé par le creusement

d'un nouveau sillage mais agacé par l'incuriosité ou l'étourderie des passagers. Je retiens de cette longue « traversée de l'audiovisuel » une impression paradoxale. D'un strict point de vue professionnel – disons de la technique informative –, le journalisme a progressé ces derniers temps. Il est plus divers, plus curieux, plus obstiné. Il est en outre fouetté par les nouveaux outils de communication instantanée que sont les blogs, les réseaux sociaux, les sites Internet, etc. Le procès que l'on fait à mes confrères est le plus souvent infondé.

Mais l'impopularité des médias ne cesse de s'accroître. Pourquoi ? C'est à la fois injuste et compréhensible. Mieux armés que jadis pour conduire leurs investigations ou questionner sans ménagement les « décideurs », les journalistes ont du mal à échapper à la recopie, à l'empressement, c'est-à-dire au raccourci. Les impératifs de vitesse et d'économie auxquels ils sont soumis n'arrangent pas les choses. On verra d'ailleurs dans ces pages à quel point la hâte, la « chasse au scoop » et l'imitation panurgique sont devenues préjudiciables à la vérité et empêchent parfois de garder le contact avec la simple réalité, celle que vivent, au quotidien, les auditeurs et téléspectateurs.

La petite centaine de chroniques que l'on trouvera ici ont été intelligemment choisies et organisées par mon ami Marc Leboucher. Qu'il en soit remercié.

JCG

I

Dans l'arène médiatique

Du blanc à l'antenne

7 avril 1994

Écoutez bien cette différence-là !

Plus aisément déchiffrable que celle de la télévision, la grammaire radiophonique use de quelques éléments chimiquement purs. On peut les compter sur les doigts d'une main. Le premier d'entre eux est paradoxal, c'est le silence. Il est essentiel. Normal. Notre langage quotidien est constitué d'autant de silences que de paroles, tout comme le corps humain contient davantage d'eau que de matière. Le silence, c'est l'écrin de la parole et de la musique, leur respiration primitive, leur liquide amniotique.

Paradoxe ? De plus en plus souvent, sur la bande FM, le silence – le « blanc » à l'antenne – devient l'ennemi à abattre, la peste à éradiquer. Zappez donc de Chérie FM à Fun Radio, d'Europe 2 à France Info et admirez cette traque obsessionnelle du silence, en ses divers procédés. Ici les jingles prolifèrent, là on « shinte » pour passer d'un disque à l'autre en évitant l'interstice redouté, là-bas on s'arrange pour enchaîner pubs et indicatifs, de sorte que rien, mais rien du tout, ne puisse « jouer » entre les sons (au sens où « jouent » raisonnablement entre elles les pièces d'un mécanisme).

Cette panique confuse, cette paranoïa face au « blanc » trouvent officiellement leur raison d'être dans le souci

ingénu de ne point dérouter l'auditeur, la crainte de le perdre, le sentiment taraudant d'un péril. À trop multiplier les « blancs », les radios avoueraient, pense-t-on, je ne sais quelle insuffisance, confessaient une pauvreté piteuse. D'où cette surenchère speedée qui signe une époque. L'écriture radiophonique, musique et paroles confondues, tend à devenir comme une longue phrase sans ponctuation, sans le moindre espace entre les phrases, les mots, les lettres, les notes. Une manière de surimi sonore fait de compacité sans arêtes et de racolage essoufflé.

Le léger vertige qui vous saisit en crapahutant sur ce béton de bruits, cette rumeur d'empoignades glapissantes, cette impression qu'une tyrannie électronique s'est substituée à la vie, tout cela suggère une interprétation plus subversive de la politique radiophonique. La terreur du « blanc » trahit, me semble-t-il, une conception très discutable – et sans doute erronée – du média radio.

La radio, croit-on, ne serait qu'un assemblage de bruits à glaner distraitemment, un « fond sonore » analogue à ces musiques d'ascenseur qu'on entend mais qu'on n'écoute pas. À la différence de la télévision, la radio peut s'écouter sans renoncer aux activités disparates qui tissent notre quotidien : lire, cuisiner, conduire ou planter des choux. Elle se doit donc d'offrir commodément à l'auditeur une trame de sons sans coutures.

Rien n'est plus faux. Rien n'est plus naïf.

La radio est un média infiniment plus intime, plus personnel, plus proche qu'on ne l'imagine. Souvenez-vous un peu... Ces voix écoutées dans la nuit, cette lampe du